



## Artefact

Techniques, histoire et sciences humaines

9 | 2018

Techniques, stratégies et alimentation pour temps de guerre

---

### Aurélien Davrius, *Jacques-François Blondel, architecte des Lumières*

Paris, Classiques Garnier, 2018, 669 p.

Dominique Massounie

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/3729>

DOI : [10.4000/artefact.3729](https://doi.org/10.4000/artefact.3729)

ISSN : 2606-9245

#### Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2019

Pagination : 348-353

ISBN : 978-2-8107-0623-5

ISSN : 2273-0753

#### Référence électronique

Dominique Massounie, « Aurélien Davrius, *Jacques-François Blondel, architecte des Lumières* », *Artefact* [En ligne], 9 | 2018, mis en ligne le 04 mars 2020, consulté le 28 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/3729> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.3729>

---

Ce document a été généré automatiquement le 28 novembre 2020.



*Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Aurélien Davrius, *Jacques-François Blondel, architecte des Lumières*

Paris, Classiques Garnier, 2018, 669 p.

Dominique Massounie

---

- 1 L'ouvrage est issu d'une thèse de doctorat d'histoire de l'art soutenue à l'EPHE en 2011. Il en a conservé le volume et le texte original. Cette monographie de l'architecte et professeur Jacques-François Blondel est organisée en trois parties, dont les deux premières – « Du cabinet à l'école des arts. Les débuts d'une carrière » et « Dans le grand atelier royal du Louvre » – relatent de manière chronologique la vie et l'œuvre, tandis que la troisième – « Legs blondélien et élèves » – est consacrée à l'examen du *Cours d'architecture* et de *L'homme du monde éclairé par les arts* (1774), soit à son ultime publication et son ouvrage posthume, et à l'héritage formel et théorique du professeur. De ce fait, les différentes activités, enseignement, publication et construction, se trouvent mêlées dans ce récit historique. On regrettera l'absence d'une chronologie qui figurerait vraisemblablement dans le travail universitaire.
- 2 Blondel serait né à Rouen en 1708, et non 1705, aurait appris l'architecture auprès de son oncle Jean-François Blondel (1683-1756), architecte du roi en son académie à partir de 1728, puis, peut-être la gravure, aux côtés de Gilles-Marie Oppenord, d'après son biographe François Franque, lui-même architecte. L'auteur énumère les chantiers de l'oncle pour donner idée d'une formation sur le terrain, tout en soulignant que Blondel lui-même ne parlait jamais de cet homme et déclarait en 1737 avoir « été ignoré et comme enseveli dans le cabinet depuis plusieurs années » (p. 39). Dix ans plus tard en 1747, il affirmait, ce que souligne l'auteur, avoir « levés, dessinés et gravés » les bâtiments présentés dans les trois volumes de *L'Architecture française* publiée en 1727 chez le libraire Jean Mariette, dont quelques planches sont effectivement signées de sa main. Au regard de la chronologie, on peut s'interroger sur la nature de sa formation et celle de son activité jusqu'à son trentième anniversaire ; mais la première publication personnelle de celui qui va faire de l'enseignement sa profession ne laisse aucun doute sur la pratique qui fut la sienne en début de carrière. Dans un premier développement analytique, inachevé – notamment dans l'examen du frontispice et des vignettes

composées par Blondel lui-même – consacré au *Traité de la décoration des édifices et de la distribution des maisons de plaisance*, Aurélien Davrius affirme que « son imaginaire » le conduisit à proposer non pas cinq modèles de châteaux et maisons de plaisance mais des « fictions pédagogiques » sous forme de « petits romans », encore qualifiés de « parangons typiques ». Le château de Saint-Rémy-sur-Avre et son jardin, pour ne prendre que cet exemple clairement localisé par l'architecte, ont pourtant bien été représentés sur une planche de l'Atlas de Trudaine sous une forme très proche de celle qui figure dans l'ouvrage de Blondel. Le catalogue de l'œuvre bâti reste donc à établir. L'importance de l'œuvre écrite, considérable il est vrai, et les réalisations de Metz suffisaient sans doute à nourrir ce travail dont la publication a été précédée par celle des *Discours* annotés en 2016 (*Jacques-François Blondel, un architecte dans la République des Arts : étude et édition de ses Discours*, Genève, Droz).

- 3 Il est certain en revanche que Blondel occupa une grande partie de son temps au dessin et à la gravure. L'architecte affirme avoir donné de nouveaux dessins de décoration intérieure pour la réédition du *Cours de D'Aviler* en 1737. Pour la *Description des fêtes données par la Ville de Paris à l'occasion du mariage de Madame Élisabeth de France et de Dom Philippe...*, il grave quelques planches. Celui qui apparaît dans plusieurs actes notariés comme « architecte et graveur » ne participe sans doute pas au *Livre d'architecture* de Boffrand, peut-être pas non plus au *Livre de nouveaux trophées* de Dumont, mais il aurait signé quelques planches du recueil posthume de Pitrou.
- 4 Une des questions les plus importantes est sans nul doute de comprendre ce qui l'a conduit d'un cours dispensé à son domicile jusqu'au professorat académique. L'auteur s'interroge plus précisément sur la naissance de l'école et non simplement du cours, école qu'il définit en retenant trois critères : des locaux adaptés, des professeurs associés et une publicité assurée dans la presse. L'Académie d'architecture ayant le monopole des cours publics, Blondel dut attendre un peu plus d'une année pour obtenir l'autorisation d'enseigner, de mars 1742, où il essuya un refus de l'assemblée, à mai 1743, où il fut autorisé à publier son programme. Les raisons de ce revirement de situation ne sont pas éclaircies. Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur revient largement sur l'évolution de l'école et du contenu des cours. Rappelons que se formèrent chez Blondel chaque année cinquante à soixante élèves et que l'on venait de toute l'Europe pour étudier à l'École des arts. La troisième partie contient l'examen des circonstances de sa nomination comme professeur à l'Académie royale d'architecture en 1762 et le détail de l'enseignement académique.
- 5 La contribution de Blondel à l'*Encyclopédie* entre 1751 et 1762 est abordée volume par volume : cinq cent quatre articles, trente-neuf planches accompagnées de treize pages de commentaires. On peut se demander si Blondel travailla dans le temps à ces articles, au fur et à mesure que les volumes paraissaient, ou bien s'il ne consacra à ce travail que quelques années, autour de 1750 : Aurélien Davrius cite en effet, une lettre de Blondel à Perronet datée du 26 mars 1748, accompagnée d'un article « Ponts » dont il demandait la relecture. Sur la datation des projets qui figurent parmi les planches publiées en 1762, le doute demeure, notamment pour situer le projet d'un grand hôtel de 40 toises (p. 229-231). Suit la présentation du grand œuvre gravé, *L'Architecture française*, dont quatre seulement des huit volumes annoncés furent imprimés entre 1752 et 1756 et publiés par Charles-Antoine Jombert, en possession des cuivres de *L'Architecture* de Mariette. Continuation et complément du *Grand* et du *Petit Marot*, de l'ouvrage de 1727, *L'Architecture* de Blondel doit être considérée comme le *Grand Blondel*

et le *Cours d'architecture* comme le *Petit* ; sa publication n'intervint qu'après que l'architecte eut obtenu confirmation de l'abandon de la souscription pour le grand ouvrage, qui devait initialement compter 1 471 planches, topographiquement ordonnées, d'après le premier prospectus, mais finalement classées par programme. Un huitième volume consacré aux ordres et contenant le projet d'un ordre français de Charles Le Brun devait clore cette histoire de l'architecture française en images. Pour son œuvre d'écrivain et de graveur, Aurélien Davrius qualifie le « professeur » de « constructeur de librairie ». Sa dette théorique à l'égard de Desgodetz a déjà été démontrée, tout comme son admiration pour l'architecture du Grand Siècle (Prost, Herrmann, Rousteau-Chambon, Picon).

- 6 Le 24 avril 1754, la faillite de l'École des arts révèle la dette du couple Blondel, près de 19 000 livres, tandis que leurs biens sont évalués à 42 500 livres. En évoquant son second mariage en 1760, après cinq années de veuvage, union qui lui fut économiquement favorable, l'auteur esquisse le portrait d'un bon vivant, aimant la bonne chère, le vin, et les plaisirs charnels, un homme de son temps, que plusieurs de ses élèves semblaient apprécier pour sa nature paternelle. L'auteur souligne aussi l'évolution de la stratégie de carrière, entre un premier mariage dans le bâtiment et un second dans le milieu des arts du spectacle (comme Bélanger et Victor Louis).
- 7 Le *Discours sur la nécessité de l'étude de l'architecture* publié la même année, en 1754, réédité et augmenté dix ans plus tard, marqua une étape importante dans la carrière professorale de Blondel : il y exposait la division de son enseignement en trois cours, un cours élémentaire destiné à instruire les élites et hommes d'État, un cours de théorie à destination des artistes, architectes mais aussi peintres et sculpteurs, un cours de pratique enfin pour « ceux qui, se bornant à la construction des bâtiments, ont besoin d'une théorie moins transcendante ». La révolution qu'il opère est bien en effet celle d'instruire non seulement les artistes, mais aussi les « artisans » et les commanditaires. Dans ce texte de 99 pages, il fustigeait un art décadent, six mois avant Charles-Nicolas Cochin, tandis qu'intendants et gouverneurs qui encourageaient au début de cette décennie la rénovation des villes étaient présentés sous un jour élogieux, et notamment le maréchal de Belle-Isle, promoteur des embellissements de Metz, auxquels Blondel participa à partir de 1761.
- 8 Blondel entra à l'Académie en décembre 1755 ; il ne se distingua pas par une activité soutenue, mais on lui doit d'avoir longuement plaidé pour l'instauration d'un prix d'émulation. L'examen du projet d'un édifice pour l'Académie des beaux-arts de Moscou, en 1758, offre à Aurélien Davrius une nouvelle occasion d'affirmer que Blondel n'a jamais construit et que cette commande a été volontairement confiée à « un théoricien, un professeur [...] et non un praticien ». Cette assertion, réitérée avec moins de conviction toutefois avant d'examiner son intervention à Metz, mais aussi plusieurs projets de bâtiments publics – arsenal, hôtel-dieu et bains publics –, assertion également présentée par l'auteur comme n'ayant curieusement pas été un obstacle à son élection à l'Académie, révèle l'absence d'un questionnement approfondi sur la profession d'architecte que l'auteur évacue en évoquant simplement la « pluridisciplinarité qui incombe à un architecte » (p. 474). Le fait que Gardeur-Lebrun, ingénieur municipal à Metz, dirigea les travaux une fois Blondel revenu à Paris, suffit-il pour affirmer que l'architecte appartenait à une catégorie d'« architecte théoricien » opposable à celle « d'architecte praticien » ? Avec cette approche dichotomique, comment qualifier un architecte qui dresse des devis – ce que fit Blondel – dont le

travail est toujours et nécessairement prolongé par celui de l'entrepreneur qui règle le chantier et de l'appareilleur chargé de la mise en œuvre des matériaux et des plans et mesures de détail ? Les contemporains dits praticiens faisaient-ils tous plus que lui ? D'un architecte à l'autre, l'importance accordée à ses différentes activités – dessiner, voire graver ou peindre, enseigner, théoriser, conduire des travaux, etc. – révèle des aspirations et des goûts différents, mais le fait de délaissier l'une d'entre elles témoigne-t-il d'une quelconque incapacité ? Les savoirs, ceux que Blondel exposa dans les différents plans des enseignements dispensés à l'École des arts, n'assuraient-ils pas à tous les architectes les mêmes compétences, que nuançaient simplement des dispositions particulières pour l'une ou l'autre de ses activités ?

- 9 Malgré cette réserve et quelques autres, la lecture de cette longue étude sur un personnage dont les activités furent néanmoins très variées s'impose. Elle s'achève par l'examen de l'héritage blondélien, sous la forme de deux publications d'abord, le *Cours d'architecture*, somme des cours dispensés depuis 1744, publié entre 1771 et 1773 pour les quatre premiers tomes, en 1777 pour les deux derniers achevés par Pierre Patte, et *L'Homme du monde éclairé par les arts* (1774). La publication du cours ruina l'architecte : « Blondel avait jeté ses dernières réserves, tant intellectuelles que matérielles, dans cet ultime ouvrage où il rassemblait les conclusions de toute une vie au service de l'art » (p. 569). Une copie d'élève conservée à l'École nationale des beaux-arts, des enseignements très semblables en province et la diffusion de ses idées à l'étranger attestent l'importance de la révolution pédagogique qu'il porta. William Chambers, Simon-Louis Du Ry, Jean-Jacques Huvé, Julien-David Leroy sont présentés comme ses plus proches élèves mais l'énumération des architectes de premier ordre – et non des ingénieurs, c'est un manque – qui suivirent ses cours, liste non exhaustive tant elle serait longue, permet de comprendre qu'il forma tous ceux qui se distinguèrent à partir de la décennie 1760 en opérant un retour à l'antique mais sous des formes très différentes dont certaines contrarièrent beaucoup l'architecte. L'auteur n'oublie pas en effet de rappeler « les limites de la leçon » d'un professeur que Mathurin Crucy qualifiait de « pédant » en les justifiant par un intérêt grandissant des jeunes architectes pour les modèles antiques, exotiques et gothiques, intérêt que ne partageait pas totalement Blondel ; le professeur enseigna « la grande manière » en s'appuyant sur les modèles du règne précédent mais ne parvint pas à contenir chez la plupart de ses élèves une créativité qui les éloigna de la « modération », tant louée par cet homme. La conclusion ouvre des perspectives sur les liens de cause à effet entre cette première structuration et uniformisation de l'enseignement de l'architecture et les revendications d'une génération qui ne voulut pas simplement démontrer la maîtrise d'un art mais plutôt exprimer son génie. Souhaitons que cette monographie, un exercice un temps démodé, annonce le renouveau de la prosopographie des architectes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

AUTEUR

**DOMINIQUE MASSOUNIE**

Université Paris Nanterre